

Chante avec moi, L'Activité, Usine C, Montréal, du 25 au 27 mai 2012, Festival TransAmériques

Christian Saint-Pierre

Number 76, Fall 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67212ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions esse

ISSN

0831-859X (print)

1929-3577 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Saint-Pierre, C. (2012). Review of [*Chante avec moi*, L'Activité, Usine C, Montréal, du 25 au 27 mai 2012, Festival TransAmériques]. *esse arts + opinions*, (76), 82–82.



Olivier Choinière, *Chante avec moi*, 2012.
photo : Gilles Renaud, permission du Festival TransAmériques

Chante avec moi

L'Activité, Usine C, Montréal, du 25 au 27 mai 2012,
Festival TransAmériques

« Toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de spectacles. » Dire que la plupart des créations d'Olivier Choinière s'inscrivent dans le prolongement des thèses de *La Société du spectacle* (Guy Debord, 1967) tient de l'évidence. Explorant brillamment les notions d'obéissance, d'aliénation, de propagande, de conditionnement et de marchandisation, faisant de notre soif de divertissement un inépuisable objet d'étude plutôt qu'une religion à pratiquer, l'auteur et metteur en scène est en train d'édifier une œuvre d'une rare cohérence, féroce critique, aussi vigoureuse que clairvoyante.

Pour tendre un miroir à ses contemporains, les inciter à contempler leur reflet souvent monstrueux, le directeur artistique de l'Activité n'a pas son pareil. *Félicité* (2007) s'attaquait à notre fascination morbide pour la vie désespérément banale des gens riches et célèbres. *ParadiXXX* (2009) s'aventurait sur le territoire extraordinairement révélateur de la pornographie. Élue meilleur spectacle montréalais de la saison 2010-2011 par l'Association québécoise des critiques de théâtre, *Chante avec moi*, créé à l'Espace libre, repris au Théâtre français du CNA puis à l'Usine C lors du plus récent FTA, est une implacable illustration des ravages de la spectaculisation. Avec ses 50 comédiens-chanteurs, son caractère répétitif et sa scénographie en constante expansion, la représentation s'approche avec une adresse admirable de l'absurde et de la grandiloquence du phénomène qu'elle dépeint.

« Je chante, oui je chante, pour que tu chantes, avec moi. » Une seule chanson reprise en boucle, voilà la trame du spectacle. Sur scène, un groupe hétéroclite, quelque chose comme un microcosme. Son chant semble tout d'abord traduire une communion, exprimer les aspirations d'une collectivité. Peu à peu, la ritournelle se fait cri de ralliement, hymne vengeur porté par une chorale outrageusement enjouée. Les costumes sont toujours plus flamboyants, les éclairages plus colorés, les grimaces plus grotesques, les chorégraphies plus amples, les stéréotypes plus nombreux. Impossible de ne pas taper du pied, de ne pas claquer des doigts ou même de songer à parer l'infiltration de ce ver d'oreille. Impossible en somme de ne pas être possédé, dominé, hypnotisé, fait marionnette. On se découvre alors, non sans stupéfaction, partie prenante de cette fascination que la représentation inspire en même temps qu'elle la dénonce.

Parce que même si certains spectateurs, emportés par les flonflons de la fête, seront passés à côté, c'est cette dualité, ce paradoxe, cette friction entre le média et le message qui fait tout l'intérêt de *Chante avec moi*. Affronter la société du spectacle sur son propre terrain, avec ses propres armes, en adoptant sa rhétorique et ses procédés, voilà qui est loin d'être bête. Le faire avec autant de détermination et sans donner un seul instant dans le prêchi-prêcha, c'est carrément admirable.

[Christian Saint-Pierre]



Insanë, *Dieu est un DJ*, Société des arts technologiques [SAT], Montréal, 2012.
photo : Sébastien Roy, permission de la Société des arts technologiques [SAT], Montréal

Dieu est un DJ

Insanë, théâtre en simultané, Montréal, Société des arts technologiques [SAT], Biennale internationale d'art numérique (BIAN) et Genève, Théâtre de l'Usine, Mapping Festival, les 11, 12, 18 et 19 mai 2012

Dieu est un DJ met en scène un couple qui communique uniquement par webcam. Dans le texte de l'auteur allemand Falk Richter, ils sont dans le même espace ; ici, les metteurs en scène Vincent de Repentigny et Julien Brun ont choisi de travailler sur deux scènes distinctes : le personnage de l'homme (Étienne Blanchette) est à Montréal, celui de la femme (Pascale Güdel), à Genève. Pour ce faire, ils utilisent une technologie sophistiquée de téléprésence afin que le dialogue soit fluide et que la musique ou les autres éléments sonores produits *live* d'un côté de l'Atlantique soient diffusés en simultané sur l'autre scène. Cette technologie sert habilement le propos de l'auteur en créant une hiérarchie des réalités. La présence écranique de l'acteur virtuel devient plus forte, presque plus réelle que celle de l'acteur en chair et en os sur scène.

LUI est concepteur sonore et DJ, ELLE réalise des films. Ce n'est pas un hasard s'ils se sont rencontrés dans un colloque sur « l'excessive subjectivité » ou « la fin des fictions et la nouvelle vérité radicale » : le questionnement identitaire prend ici des proportions obsessionnelles. Les protagonistes font l'objet d'une expérience artistique, leur vie est diffusée sur le Web dans le monde entier, elle « devient pour eux une performance permanente ».

Dans cette pièce, Richter utilise l'écriture dramatique comme un entomologiste – mieux, un éthologue. L'impression d'observer des insectes en laboratoire est amplifiée par le décor aseptisé, strictement fonctionnel, et comme souvent, il tente d'observer les conséquences du néocapitalisme sur les comportements individuels jusque dans nos relations intimes. Le plus troublant dans cette relation amoureuse qui ne passe que par la caméra, c'est qu'elle semble aller de soi. Le virtuel devient plus vrai que le réel. Quand LUI embrasse l'image d'ELLE projetée sur le mur, elle dit : « Ça, c'est authentique » !

Dieu est un DJ pose subtilement la question suivante : jusqu'où sommes-nous prêts à aller pour nous distinguer, dans une société où on a tendance à tout uniformiser ? Plus précisément : quand l'art et la vie se confondent, quelles sont les limites entre l'acceptable et l'inacceptable sur le plan moral ? Le sexe et la violence sont banalisés, ici : ELLE raconte ce film où elle se travestit en homme, se mutile, demande aux passants de lui cracher au visage et de la violer. Malgré tout, au-delà de la solitude cybernétique, le désir de rapprochement et de contacts humains authentiques ressort encore plus que la désillusion postmoderniste.

[Jean-Claude Côté]